CENTRE
PRIMO LEVI
VIVRE APRÈS
LA TORTURE

Les folles de la Place de Mai

Interview d' **Estela Barnes de Carlotto**
Traduction **Joséphine Vuillard**

Dans **Mémoires 2016/2 N° 67** , pages 23 à 23
Éditions **Centre Primo Levi**

ISSN 1763-5985
DOI 10.3917/mem.067.0023
Date de mise en ligne : 01/11/2019

Article disponible en ligne à l'adresse
https://shs.cairn.info/revue-memoires-2016-2-page-23?lang=fr

CAIRN.INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Centre Primo Levi.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Les folles de la Place de Mai

À la fin des années soixante-dix, le gouvernement argentin fit passer pour « folles » ces grands-mères parties à la recherche de leurs petits-enfants disparus. L'expression des « folles de la Place de Mai » fit le tour du monde et devint, à l'inverse de l'effet recherché par l'État, synonyme de résistance. Et si leur « folie » n'était pas au contraire un signe de bonne santé ? Interview d'Estela Barnes de Carlotto, Présidente des « Abuelas de Plaza de Mayo »

Comment le mouvement des grands-mères de la Place de Mai est-il né ?
« Cela faisait déjà six mois que les mères de la Place de Mai avaient fait passer l'ordre donné par les policiers de « circuler » pour une « ronde du jeudi », ce qui était un véritable symbole de courage civique. Elles avaient également frappé à la porte de nombreux lieux : des ministères, des casernes, des commissariats, des églises, des hôpitaux. En réponse, elles n'obtenaient toujours qu'un silence complice. Un jour de 1977, une mère s'est écartée du groupe et a demandé : « Qui recherche son petit-fils, sa fille ou une belle-fille enceinte ? » Une par une, elles se sont mises à sortir. À ce moment-là, douze mères ont compris qu'elles devaient s'organiser pour chercher leurs petits-fils emprisonnés par le régime dictatorial. Le samedi suivant, le 22 octobre, elles se sont réunies pour la première fois pour tracer les grandes lignes de leur projet et entamer une lutte collective qui perdure encore aujourd'hui. Ces femmes se sont appelées « les grands-mères argentines aux petits-fils disparus », et ont adopté plus tard le nom que la presse internationale leur avait donné : les grands-mères de la Place de Mai. » (Extrait du site https://abuelas.org.ar)

Comment le gouvernement a-t-il cherché à décrédibiliser votre méthode pacifiste de résistance ? Comment a-t-il renversé la tendance par l'usage du terme de « folie » ?
La dictature nous appelait « les folles de la Place de Mai » ou « les mères de terroristes », et ces noms, au début, ont beaucoup été repris. Nous avons continué à chercher des explications, à frapper aux portes, pour nos fils et pour les fils de nos fils, et à force d'insister, nos voix ont commencé à se faire entendre. Quarante ans après le coup d'état civico-militaire en Argentine, plus personne aujourd'hui ne nous traite de « folles », ou seulement affectueusement. Ce qu'on réclame aujourd'hui, c'est ranger sous un même drapeau tous ceux qui ont compris que la mémoire, la vérité et la justice sont les piliers sur lesquels nous nous devons de construire, jour après jour, une démocratie meilleure.

Cette connotation de folie ne serait-elle pas, à l'inverse, un signe de bonne santé ? Comment vous êtes-vous emparées de ce terme pour faire valoir votre lutte ?
Beaucoup de choses ont été dites à ce sujet. Pendant la dictature, une phrase sinistre circulait : « le silence est salutaire », idée qu'heureusement peu de gens partagent aujourd'hui. Le silence était la réponse qu'on obtenait dans les orphelinats, les maternités, les ministères, les casernes ou les églises lorsqu'on demandait s'ils avaient vu nos fils ou petits-fils. Mais nous nous étions déjà regroupées et nous nous étions rendu compte qu'ensemble, nous étions plus fortes que seules, que notre cause n'était pas celle d'une seule femme mais de beaucoup d'entre elles, et personne ni rien n'allait nous empêcher de chercher des réponses sur les êtres qui nous étaient chers.

Où en est le mouvement à l'heure actuelle ?
Nous continuons à œuvrer pour retrouver les centaines de petits-fils perdus. Nous en avons retrouvé 119. Nous sommes de moins en moins nombreuses, beaucoup sont parties, d'autres sont très vieilles maintenant, mais nous sommes soutenues par nos petits-fils, par leurs frères et par d'autres parents qui continueront à lutter quand nous ne serons plus là. Nos profils génétiques sont enregistrés à la Banque nationale de Données génétiques. J'ai eu moi-même la chance de retrouver mon petit-fils mais je continue à agir pour que les autres grands-mères retrouvent le leur.

Propos traduits par Joséphine Vuillard, Responsable de la communication

> Ce qu'on réclame aujourd'hui, c'est ranger sous un même drapeau tous ceux qui ont compris que la mémoire, la vérité et la justice sont les piliers sur lesquels nous nous devons de construire, jour après jour, une démocratie meilleure

Centre Pompidou-Metz (consulté le 29/10/2026 sur https://cairn.info (IP: 90.110.178.110)